Document generated on 08/12/2025 4:42 a.m.

Québec français

La double censure de l'humour

Georges Desmeules

Number 120, Winter 2001

La censure d'hier à aujourd'hui

URI: https://id.erudit.org/iderudit/56006ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Desmeules, G. (2001). La double censure de l'humour. *Québec français*, (120), 82–84.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Georges Desmeules

La double censure de l'humour

Est suspect quiconque parle sérieusement d'humour. Est coupable quiconque, prétendant être drôle, ne fait pas rire. Ces deux impitoyables axiomes conjugués suggèrent que l'humour est affaire de (bon ?) goût et qu'il ne s'analyse pas. À preuve, on confond si souvent rire et humour que l'un et l'autre passent pour des synonymes. Pourtant, il y a si loin de l'un à l'autre que l'adage populaire « c'est pas parce qu'on rit que c'est drôle » pourrait aussi bien s'inverser en « c'est pas parce qu'on rit pas qu'y a pas d'humour ».

Justement, Véronique Ngûyen-Duy souligne deux fois plutôt qu'une le « caractère nébuleux des frontières de l'humour, la difficulté de tracer les limites du rire [... et] [l]a difficulté que nous éprouvons à tracer les limites de l'humour[1] ». Et elle observe pertinemment que le problème réside dans le fait qu'on utilise « des émotions subjectives » pour trancher « un dilemme moral[2] ». Ainsi, ces deux questions (à savoir « peut-on juger de la qualité de l'humour ? » et « doit-on censurer un certain type d'humour ? ») ne pourraient être résolues dans la mesure où il y a un risque évident « quand on est des millions à tracer notre petite ligne, d'un trait bien appuyé même s'il n'en est pas toujours un d'esprit, c'est de finir par transformer tout et tout le monde en croisé(e)s[3] ».

Est suspect quiconque parle sérieusement d'humour. Est coupable quiconque, prétendant être drôle, ne fait pas rire.

HUMOUR ET MÉTAPHORE

Dans cette lutte à finir entre activistes de la libre parole et intégristes de la rectitude morale, il existe pourtant quelques outils utiles pour baliser les débats. On les trouve dans les diverses théories de l'humour, tant littéraires, que psychologiques ou sociologiques. Il faut toutefois préciser d'emblée que le rire ne peut en aucun cas être garant de la nature humoristique d'un texte. Demande-t-on aux lecteurs et lectrices si ce sont leurs larmes coulant sur les pages de tel et tel roman qui confèrent à celui-ci son « eau de rose » ? Faut-il nécessairement que les lecteurs de science-fiction ressentent un désir d'aller dans l'espace après leur lecture pour pouvoir classer l'œuvre à peine lue dans cette catégorie ? Les exemples de ce type et leur corollaire inverse pourraient s'allonger indûment qu'on n'aurait pas répondu à la question de savoir pourquoi on attend des lecteurs qu'ils réagissent de la bonne façon (en actionnant les muscles adéquats du bas de leur visage) pour valider la nature humoristique de ce que leurs yeux parcourent ?

Il est toutefois bel et bien question d'une certaine sensibilité quand il est question d'humour. Mais c'est plutôt une sensibilité lyrique qui est en jeu. Si les théoriciens paraissent s'entendre, depuis Henri Bergson[4], sur la nature double du texte humoristique, « un signifiant à double signifié » affirme Dominique Noguez[5], peu se sont penchés sur l'équation pourtant évidente entre cette définition et celle de la métaphore. En effet, n'est-ce pas le fondement de la métaphore que de suggérer un second sens derrière celui, manifeste, qu'évoquent les mots qui la constituent ? En principe, donc, toute métaphore posséderait un potentiel humoristique (même des vers de Baudelaire, lus hors contexte, peuvent paraître humoristiques ; prenons par exemple, « l'espace est splendide/[...] partons à cheval sur le vin »). Tout compte fait, tout texte humoristique possède des qualités de métaphore dévoyée, pour les mêmes raisons.

La richesse et la puissance de l'humour, comme celles de la poésie, proviennent justement de sa capacité à évoquer tout un monde d'implicite, de non-dit, que les lecteurs attentifs peuvent apprécier dans la mesure où ils acceptent de lire entre les lignes. Évidemment, certains indices s'avèrent essentiels pour confirmer la nature humoristique d'un texte donné. Les auteurs ont recours aux artifices du comique, du burlesque, du grotesque, avec plus ou moins d'insistance, pour confirmer que, oui, on peut rire de la mort, des taxes, des plombiers qui ne se déplacent pas le dimanche, des racistes, voire de la rareté de nos cheveux.

DE L'HUMOUR À L'IRONIE

Une question de cible

Les problèmes commencent justement ici, alors qu'il s'agit d'apprécier ces indices annonçant un second niveau de lecture, et leur cible ponctuelle, sur laquelle il est facile de se méprendre. Il importe de le préciser, et Denise Jardon ne se gêne pas pour insister, la nature de l'ironie est « tentaculaire[6] ». Bien rares sont les textes humoristiques innocents. Si on a déjà accusé Yvon Deschamps d'être un raciste ou si on l'a considéré comme un défenseur du patronat, c'est bien la preuve qu'on peut facilement s'égarer en identifiant la cible réelle de l'humour ou de son sous-ensemble qu'est l'ironie.

Les réactions littéralement épidermiques observées ces derniers mois dans le débat entourant l'affaire Daniel Pinard, pour prendre un exemple largement médiatisé, s'expliquent par un autre ensemble de théories, qualifiées de psychologiques. Selon Sigmund Freud, l'humour répond à un besoin naturel chez l'humain d'évacuer les tensions en niant la réalité. Faire l'humour (le jeu de mots est tentant), c'est réaliser une économie d'affect, des émotions normalement ressenties dans une situation donnée, plus ou moins pénible. Cette première économie entraîne, toujours selon Freud, une seconde économie, de représentation de la réalité. Autrement dit, l'humour permet d'échapper au quotidien dans ce qu'il a d'aliénant, ou d'être fataliste avec le sourire. Si on reconnaît aux Québécois une propension au discours humoristique, est-ce dire qu'on admet *de facto* l'existence d'une aliénation nationale ?

Il doit bien y avoir une part de vérité dans cette affirmation puisque, dans une étude qui a fait date dans le domaine[7], le chercheur gallois Christie Davies identifie les modulations de l'humour à travers le monde. Il en ressort que les thématiques nationales et culturelles varient et correspondent à des complexes nationaux. Mais la nature de l'humour, sa nécessaire et métaphorique ambiguïté, fait que – c'est ce que note Davies – les cibles sont très souvent, sinon presque toujours, composées de paires de qualificatifs de nature opposée. En associant l'agressivité à la peur, la stupidité à l'intelligence ou le snobisme à la vulgarité, on peut suggérer une lecture double du message humoristique, nonobstant l'intention réelle de l'humoriste, ou son éventuel talent. Dans tous les cas, les humoristes (qu'ils touchent à des cordes sensibles nationales ou qu'ils se complaisent dans des sujets plus universels ou dans l'air du temps) répondent à un besoin exprimé concrètement par les hordes de spectateurs prêts à débourser le (parfois très) gros prix pour assister à leurs spectacles.

Mais, et là réside également le danger d'une telle constance dans les goûts du public, on peut aisément recourir à des recettes. C'est l'un des principaux reproches généralement formulés à l'endroit des fort nombreux humoristes québécois. D'ailleurs, n'y a-t-il pas une École nationale de l'humour ? À cet effet, le caractère superficiel de la plaquette parue récemment sur le sujet et écrite par Gilbert Rozon[8], fondateur du festival « Juste pour rire » et de ladite école, justifie peut-être en partie ce reproche. On n'y retrouve en effet que les plus évidents poncifs sur le phénomène, entretenant la confusion entre les genres et, surtout, entre rire et humour, entrecoupés de nombreuses blagues préfabriquées et de présentations complaisantes des grands et nettement moins grands humoristes de l'histoire. À bien y penser, si Rozon confond rire et humour dans le titre de son opuscule, c'est peut-être à dessein. Au fond, pourquoi expliquerait-il la recette de son succès ?

Que cette frange du show business permette une thérapie de groupe relève toujours du domaine de l'hypothèse. Il est plus probable que, dans une société qui a liquidé la plupart de ses repères moraux et idéologiques, les humoristes reprennent le flambeau abandonné par les orateurs publics et, bien malgré eux, par les curés. Les nouvelles chaires sont en fait des scènes de spectacles.

HUMOUR ET SOCIÉTÉ

Peut-on censurer son propre reflet ?

Le travail des humoristes les force à osciller constamment entre deux pôles. D'une part, l'humour partagé assure, au moins indirectement, la cohésion d'un groupe donné. D'autre part, la résistance individuelle de chaque spectateur repose sur un nécessaire « axe de distanciation[9] » à l'égard des sujets traités. Il serait donc difficile pour ces humoristes de la radio, en train de se moquer des Russes récemment morts dans leur sous-marin, d'avoir un auditoire réceptif en Russie, bien que leur petit numéro ne semble pas avoir provoqué de levée de boucliers de ce côté-ci du détroit de Béring.

Par conséquent, il y aurait un climat social propice à l'humour[10]. Comme plusieurs l'ont affirmé, c'est l'apanage de toute démocratie authentique de garantir la liberté d'expression. Mais tout le monde sait, et c'est là que le bât blesse, que cette liberté se voit soumise au *lobbying* de divers groupes de pression. D'ailleurs, si l'affaire Pinard a connu le retentissement que l'on sait, c'est en bonne partie la preuve que les homosexuels constituent de plus en plus un groupe organisé et capable de défendre ses intérêts.

Entendons-nous, personne n'aime servir de tête de Turc auprès d'une bande de pseudo rigolos en rade d'inspiration. Toutefois, il faut savoir que l'humour, par nature, s'appuie sur les nécessaires ambiguïtés du quotidien. On s'en souvient, cette forme de communication exige toujours pour exister un écart entre deux réalités. Ainsi l'humoriste souligne, amplifie les différences, et les sanctionne par ses manifestations, jusqu'à ce que ces différences se soient atténuées ou ne soient plus perçues de la même manière par les membres de ladite société. Qui plus est, les spectacles d'humoristes respectent généralement une structure qui met d'abord en place un cadre de référence, avant de stigmatiser les exclus. Les humoristes jouent à copain-copain avec leur public, puis se mettent à rire de ceux qui n'en font pas partie, faute de moyens ou à défaut de s'intéresser à ce qu'il est convenu de désigner comme la culture populaire.

Les humoristes reprennent le flambeau abandonné par les orateurs publics et, bien malgré eux, par les curés. Les nouvelles chaires sont en fait des scènes de spectacles.

Mais une chose demeure évidente : l'humour n'est pas, en soi, dangereux. Davies insiste d'ailleurs sur cette question en conclusion de son ouvrage. Il affirme que ceux qui désirent utiliser l'humour comme indicateur de conflits à venir feraient mieux d'étudier des indices plus immédiats de tension politique, car il n'est pas pertinent de rechercher des traces humoristiques, nécessairement masquées, de ressentiment dans une société où les preuves concrètes [de ségrégation] sont disponibles[11]. Autrement dit, l'humour ne constitue pas une arme très efficace pour réaliser un génocide.

Bon. Un apport théorique froid et imparable devrait nous convaincre de l'inutilité de censurer l'humour. Pourtant, pourquoi ne peut-on s'empêcher de ressentir un malaise à l'audition de certains numéros de soi-disant humoristes qui semblent rivaliser de bêtise et de vulgarité ? La réponse est peut-être toute simple : il ne s'agirait pas ici d'humour. Le premier critère de l'humour réside dans sa dualité sémantique. De simples facéties gestuelles, des attaques tout simplement bêtes et méchantes, les sarcasmes, les sketches où les victimes sont clairement identifiées et ridiculisées, tout cela peut faire rire. Mais tout cela n'appartient pas à la grande famille des textes humoristiques.

PLAIDOYER POUR UN GENRE NOBLE

Je ne saurais conclure sans me faire un peu plaisir, en rappelant quelques phrases de Milan Kundera, pour qui l'humour est « l'éclair qui découvre le monde dans son ambiguïté morale et l'homme dans sa profonde incompétence à juger les autres[12] ». Cette « plus grande invention de l'esprit moderne[13] » permet de juger sereinement de la relativité de notre univers, mais se retrouve également, à divers degrés, dans la plupart des grandes œuvres littéraires. La perception humoristique (à ne surtout pas confondre avec le comique, encore moins avec le rire) est faite tout à la fois d'un regard poétique et de cette sensibilité que Noguez qualifie de « dernière des tristesses[14] ».

Notes

1. Véronique Ngûyen-Duy, « Les croisé(e)s », *Québec français*, n° 118 (été 2000), p. 96-97.
2. *Ibid.*, p. 97.
3. *Loc. cit.*
4. Henri Bergson, *Le rire*, Paris, PUF, 1985 [1re édition 1901], 158 p.
5. Dominique Noguez, « Structure du langage humoristique », *Revue d'esthétique*, Paris, PUF, tome 2, n° 1 (janvier-mars 1969), p. 37-54.
6. Denise Jardon, *Du comique dans le texte littéraire*, Paris et Bruxelles, De Boeck/Duculot, 1988, p. 237.
7. Christie Davies, *Ethnic Humor Around the World*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1990, 404 p.
8. Gilbert Rozon, *Le rire*, Toulouse, Éditions Milan (Les essentiels Milan), 1998, 64 p.
9. Denise Jardon, *op. cit.*, p. 77.
10. La question a été abordée dans un précédent numéro de cette revue, via l'étude comparée de trois spectacles d'humoristes : Patrick Huard, Mario Jean et Daniel Lemire. « Entités nuisibles ou porte-parole de la démocratie ? De quelques humoristes », *Québec français*, n° 105 (printemps 1997), p. 85-87.
11. Christie Davies, *op. cit.*, p. 323 [ma traduction].
12. Milan Kundera, *Les testaments trahis*, Paris, Gallimard, 1993, p.47.
13. *Loc.cit.* ; Kundera cite ici Octavio Paz.
14. Dominique Noguez, « L'humour ou la dernière des tristesses », *Études françaises*, vol. V, n° 2 (mai 1969), p. 139.

Parcours sans détour

La méthodologie enfin attrayante et accessible pour le secondaire et les études supérieures

Marie-Chantal Espinasse
Josée Bergeron
Lisette Richer
Marcel Camerlain

232 pages
21,50 $ + TPS

1. **La présentation d'un travail**
   - Pour un parcours sans fautes
2. **Le plan**
   - Pour donner du corps à ses idées
3. **Le résumé**
   - Pour des mots qui comptent
4. **Les questions d'examen**
   - Pour mieux répondre et mieux réussir
5. **La prise de notes**
   - Pour des idées qui restent
6. **La gestion du temps**
   - Pour arriver à temps
7. **L'étude**
   - Pour réussir son parcours

Association québécoise de pédagogie collégiale
aqpc

POUR OBTENIR NOTRE CATALOGUE ET POUR COMMANDER

Téléphone : (514) 328-3805
Télécopieur : (514) 328-3824
Courrier électronique : info@aqpc.qc.ca
Site Web : http://www.aqpc.qc.ca